

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

I

LA PARENTE PAUVRE

Tanguy, un garde-chasse du château de Kerlor, arriva sous la châtaigneraie et regarda dans les quatre allées qui s'y rejoignaient en croix s'il voyait la personne qu'il cherchait.

Il paraissait furieux, et tenait à pleine main un fusil à deux coups qu'il jeta rudement sur le gazon.

—Tu peux venir le réclamer, gredin ! grommela-t-il... Mais il faut pourtant que je trouve M. le comte.

Et, s'engageant dans une sente latérale, il disparut sous bois, faisant craquer les feuilles et les racines sous ses lourdes bottes.

A peine était-il hors de vue qu'un groupe de personnes débouchèrent de l'allée opposée.

Un jeune homme de haute taille, à l'allure fière, et dont les muscles et l'ossature semblaient taillés dans le granit de la vieille terre armoricaine, donnait le bras à sa mère qui marchait assez péniblement. Deux jeunes filles les suivaient, charmantes toutes deux, mais d'un genre de beauté si différent, qu'il était impossible de savoir à laquelle donner la préférence.

L'une incarnait la grâce, la poésie, la fraîcheur des vierges druidiques ; l'autre, par son teint mat, ses yeux de lotus aux reflets bleu-sombre, sa chevelure très brune, évoquait l'idée des filles de ces terres ardentes, situées au delà des mers, et que féconde un soleil plus brûlant et plus vivifiant que le nôtre.

La comtesse de Kerlor dit à son fils :

—Nous allons nous reposer ici, veux-tu, mon cher Georges ?

L'endroit était bien choisi ; c'était une sorte de clairière, entourée de châtaigniers ; en face, la vue s'étendait au large, embrassant le bourg de Kerlor, niché dans une échancrure de falaises, avec ses maisonnettes aux toits d'ardoise, son pavillon de la douane et son sémaphore.

Quelques bicoques, plus vieilles, avaient conservé le chaume agreste.

La petite église romane, restaurée depuis peu, dressait fièrement à l'horizon l'élégante silhouette de son clocher ajouré. A droite, le cimetière dévalait vers la mer : ses innombrables croix enchevêtrées semblaient des mâts minuscules émergeant de l'onde, après un naufrage.

La grève abrupte commençait au mur du clamp du repos.

Puis, c'était l'Océan infini.

Madame de Kerlor s'était assise ; sa fille Carmen l'entoura câlinement de ses bras et l'embrassa avec la plus vive tendresse.

—Décidément, dit la mère avec un doux sourire, je me sens plus forte, depuis que nous sommes revenus ici. L'hiver, à Paris, m'avait fatiguée. Je crois bien que je n'y retournerai pas.

Un geste étonné et un peu inquiet échappa à Carmen. Son regard interrogea l'autre jeune fille, sa petite cousine, Mlle Mariana de Sainclair, comme pour lui demander si elle allait être privée des plaisirs parisiens, si captivants à son âge ; mais la séduisante brune aux yeux bleus semblait trop préoccupée pour répondre à ce muet langage.

Georges de Kerlor, qui avait compris, lui, s'écria :

—Ma sœur regretterait infiniment votre décision. Elle s'imagine qu'elle ne trouverait jamais de mari en Bretagne.

—Georges !

—Nous n'y sommes pourtant pas isolés, surtout en cette saison... Le domaine qui touche au nôtre est occupé depuis hier par son nouveau propriétaire, qui vient d'en hériter.

—Tu connais notre voisin ? demanda Carmen.

—Mais toi aussi, ma petite sœur... Tu as dansé avec lui à l'ambassade russe.

Une rougeur furtive empourpra les joues de Mlle de Kerlor.

—C'est le capitaine ? interrogea-t-elle.

—Tu te rappelles, reprit Georges, que le capitaine d'Alboize t'a annoncé son départ pour Stockholm, où il venait d'être désigné

comme attaché militaire. Il a dû rejoindre son poste depuis longtemps.

—Alors, c'est le diplomate, soupira la jeune fille. M. de Saint-Hyrieix !...

Et son joli visage refléta une légère déception, qui n'échappa pas à sa compagne, redevenue attentive.

—M. de Saint-Hyrieix est fort distingué, déclara la comtesse.

Carmen, ne tenant probablement pas à ce que l'on s'étendît sur ce chapitre, s'efforça de faire dévier la conversation sur un autre sujet.

—Monsieur mon frère, questionna-t-elle, seriez-vous aussi enthousiaste si l'on vous apprenait que vous passeriez ici le reste de votre existence ?

M. de Kerlor répondit franchement :

—Ah !... petite surnoise, comme tu me prends par mon faible !... Tu sais bien que, fils et petits-fils de marins, rien ne vaut pour moi la vie aventureuse et large de nos tropiques, le ciel en feu, le sol qui tremble, les savanes brûlantes, et cette indépendance du danger en face de laquelle il n'y a d'autres lois pour imposer à l'homme un égal que la force, l'adresse et le courage. Certes oui, les perdreaux et les lapins de Kerlor ne sont qu'un piètre gibier quand on a chassé les fauves.

Mariana le regardait à la dérobée. Sous ses longs cils voilés une flamme avait brillé. Sa taille ondulait comme une des lianes flexibles de son pays, de ce pays enchanteur et captivant que venait d'évoquer le jeune homme.

Celui-ci continua :

—Et pourtant, il n'en est pas moins vrai que la bonne terre de Kerlor est le berceau de nos aïeux, et qu'il est doux d'y revenir.

La comtesse, un peu oppressée, se rasséréna.

—Je t'aime mieux ainsi, dit-elle.

Madame de Kerlor se leva pour rentrer. Elle prit le bras de sa fille : Mlle de Sainclair allait la suivre avec Georges, lorsque Tanguy tout essoufflé apparut à l'extrémité de l'allée opposée.

—Qu'y a-t-il, Tanguy ? fit le jeune homme s'arrêtant avec Mariana.

—Il y a que je l'ai attrapé ! monsieur le comte, s'écria le garde-chasse.

—Qui ?

—Ce vaurien de Pornic.

—Ah ! cet incorrigible braconnier.

—Ça n'a pas été sans peine. Il allait me tirer dessus ! je lui ai arraché son fusil des mains.

—Parce que tu m'as pris en traître ! hurla la voix d'un nouvel arrivant.

C'était un gars breton à la toison rouge, à l'œil émerilloné ; sa face colorée indiquait qu'il venait de demander de l'aplomb à une topette d'eau-de-vie qu'il portait en sautoir.

—Qui t'a permis d'entrer ici ? demanda le garde.

—Laissez-le ! fit M. de Kerlor ; je veux causer avec lui.

—Méfiez-vous, monsieur le comte, dit Tanguy à mi-voix, quand il a bu, on ne sait pas de quoi il est capable.

Georges haussa les épaules.

—Que veux-tu ? demanda-t-il d'une voix brève.

—Je veux qu'on me rende ce qu'on m'a pris, répondit Pornic, regardant le jeune châtelain d'un œil de dogue montrant ses crocs.

—Comment ! c'est toi qui voles mes lapins et mes faisans, et tu réclames encore quelque chose.

—Voleur ! vous me traitez de voleur ! cria le gros breton d'un ton étranglé par la colère.

Et il fit un pas vers le comte en lui montrant le poing.

—Oui ! fit Kerlor les bras croisés en face du braconnier.

Intimidé par cette attitude résolue, celui-ci reprit :

—Je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne... Je suis un honnête homme, moi, bien qu'on ne m'appelle pas monsieur le comte ou monsieur le marquis... Le gibier est à tout le monde... C'est le bon Dieu qui l'a fait venir dans les landes et dans les guérets.

—Mais pas dans les parcs entourés de murs, riposta Georges... Encore une fois, que veux-tu ?

—Je veux mon fusil.

—La loi ordonne sa confiscation.

—Je l'ai acheté trente écus à Brest... Il est à moi... Tanguy me l'a enlevé en traître... Sans ça, je lui aurais envoyé les dragées dans le ventre.

—Assez de paroles ! Tu ne l'auras pas.

—Alors c'est vous qui êtes un voleur, tout comte de Kerlor que vous êtes !

Tout le sang de Georges lui afflua au visage. L'emportement de sa nature violente se faisait jour malgré lui.

—Misérable ! s'écria-t-il, s'élançant vers le paysan.

Mais celui-ci poussa une exclamation : un rayon de soleil venait de faire briller dans l'herbe le canon de l'arme.